

Émile Gilliard, *Défense et promotion de la langue wallonne. Conférences et communications de 1964 à 2013*, Liège, Dîre èt scrîre è walon, 2013, 160 p.

L'auteur wallon Émile Gilliard publie de façon artisanale les textes d'une série de communications faites depuis 50 ans dans divers cadres. Une moitié de ces textes a une vocation militante — défendre l'usage du wallon dans toute sa richesse et sa variété, tandis que l'autre moitié touche à des sujets plus variés: présentation d'auteurs, textes de circonstance, préfaces de dictionnaires, etc.

On (re)découvrira ainsi les personnalités de Gabrielle Bernard, de Franz Dewandelaer et de Jean Guillaume, à travers l'expérience particulière d'É. Gilliard. Ce regard à la subjectivité assumée invite à retourner aux textes, et ce n'est pas le moindre des intérêts du recueil. Ailleurs, le poète expose comment sa langue maternelle est devenue pour lui la langue d'une expression littéraire (pp. 31-38), grâce à un travail qui commence par expurger de sa culture littéraire les images et les expressions forgées en français. «Et le jour où l'on peut affirmer s'être réapproprié sa langue, une autre ascèse s'impose alors à l'esprit. Car même si la langue régionale foisonne d'images neuves, d'expressions inédites, si elle se présente comme un outil idéal de création littéraire et poétique, encore faut-il l'émonder, l'épurer, l'affiner. [...] [L]'écrivain confronté à la richesse d'expressions concrètes de ce langage populaire doit pouvoir trancher, tailler, tel le jardinier de roses» (p. 35).

Dans les textes engagés, l'auteur affirme son attachement à la culture traditionnelle de Wallonie et aux parlers qui l'ont exprimée; il y revendique également leur identité plurielle, loin des tentatives d'uniformisation dénoncées à plusieurs reprises, cette uniformisation linguistique allant de pair avec un nivellement culturel préjudiciable aussi bien à la culture française que dialectale. Être écrivain wallon aujourd'hui, c'est «transmettre une langue et une culture, une conception du monde et de la société. Oui, tout cela, en plus du simple rôle de création qu'un écrivain digne de ce nom partage avec tout écrivain de n'importe quelle langue» (p. 23).

Les textes sont argumentés et militants, et c'est sans peine que l'on suivra l'auteur dans ses conclusions. Mais l'intérêt majeur du recueil réside, selon nous, en ce qu'il nous permet d'entrer dans la peau d'un locuteur wallon natif, blessé dans sa langue, sensible et capable d'exprimer cet amour teinté d'une amère nostalgie. «On veut ignorer que nous sommes des bilingues», dit É.G. en 2001 (p. 67). Aujourd'hui, il convient cependant de confier la survie du patrimoine linguistique de Wallonie à des générations qui ne se sentent pas bilingues. Les réalités démographique et historique sont telles qu'en 2014, une proportion croissante des acteurs du monde culturel dialectal ne sont plus des locuteurs actifs. L'ouvrage d'É. Gilliard permet de comprendre l'écart entre leurs représentations et celles des locuteurs natifs, sur lequel repose une part importante des malentendus entre groupes de défenseurs de nos dialectes, entre un certain pragmatisme (un mauvais texte en wallon, «c'est mieux que rien»; une langue unifiée, c'est tout de même du wallon) et une volonté de ne pas se trahir (la littérature, c'est autre chose que du théâtre aux thématiques caricaturales ou des «gauloiseries de fin de banquet», p. 82; la richesse de nos langues, c'est sa variation). Aussi bien pour le maintien de la langue que pour son érection en langage littéraire, Émile Gilliard ose le choix courageux, qui est aussi probablement le seul possible.

Esther Baiwir
Chargée de recherches FNRS